

XYZ. La revue de la nouvelle

Annorum trecedim parvula

Chantal Gamache



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gamache, C. (1988). *Annorum trecedim parvula*. XYZ. La revue de la nouvelle, (13), 33–35.

Annorum trecedim parvula

Chantal Gamache

*Stat cultrix vigilans pauperis hortuli,
Annorum tredecim parvula, nil sciens,
Primas docta preces, prae sociis pia,
Simplex, mitis et innocens.*

Hymne des 1^{res} Vêpres, fête de sainte Jeanne d'Arc

Tout, ici, n'est que désolation. Depuis quelque temps, tout s'étiole. Les champs ne donnent plus comme avant. Les êtres vivants sont atteints et meurent. Les bêtes tourmentées souffrent d'interminables agonies. Les choses se détériorent, dépérissent et se défont. Les hasards bousculent les existences. Des forces incontrôlables et infernales régissent, à leur manière, le développement de cette petite ferme, prospère il y a peu de jours encore. Des malheurs horribles s'abattent sur elle.

À l'intérieur, étendue, grelottante, trop lourde sur son flanc rose déchiré par une mystérieuse souffrance, comme toutes les autres ce mois-ci, la nouvelle accouchée se meurt. Lactescentes et confuses, ses pupilles se ternissent et se dilatent, s'arrondissent, s'étendent démesurément. Elles recouvrent tout le regard égaré. Ses paupières frissonnent. Sa tête se soulève et se dresse, ultime dignité. Sa gorge grossie et ronde gronde et retient de toutes ses forces le souffle qui l'opprime et la condamne. Tenir. Tenir désespérément. Ses chairs brûlantes suintent et tremblent.

Le mal croît, se déploie. Le tronc rompu craque et geint. Encore portées par les vagues copulatoires ou celles de l'enfantement, ou par celles, déjà là, de la mort, les hanches vibrent, frémissent, et les reins, et la courbe du dos, et toute l'échine noueuse qui se bande. Le torse tendu et digne, gonflé de l'air désespérément contenu, lutte, immobile et dur, figure de proue d'un navire majestueux qui sombre dans des eaux lointaines et inconnues, au beau milieu d'un long voyage. Curieusement, la vie, pour échapper à la mort, s'arrête parfois, se fige, comme le langage. Comme lui, hors des flots tumultueux et menaçants, elle s'attarde et se laisse lire.

Puis les entrailles, secouées de spasmes arythmiques, tressaillent. Les mamelles dressées, rougeâtres, tumescentes éjaculent. Un liquide visqueux, qu'on devine gorgé de sucre, s'écoule et longe paresseusement les lignes douces et lisses de son ventre chaud, jusqu'à la terre, en flaque

fraîche et blanche sur le dallage. Les mouches, comme des taches d'encre séchée, nacrées de vert, et de bleu, et de rose, s'y lancent, boivent, adhèrent au liquide sirupeux et s'y agglutinent pêle-mêle, bourdonnantes.

Le cou faiblit, chancèle, et vacille, et plie. La peau de la face se plisse. Les narines nerveuses s'étalent impuissantes. Un maigre son. Sur la langue rugueuse, entre les dents et les lèvres, un gémissement se mêle à l'écume de la salive qui se perd. La nuque s'incline et rechute sur les pierres froides et boueuses.

Ahhhh... recommencer... encore...? Une fois encore, inspirer, se redresser, puis fléchir et défaillir. La pauvre bête, d'une vigueur jadis pleine de promesses, une truie, encore juvénile malgré son premier enfantement, résiste d'instinct, depuis déjà plusieurs heures, à une mort mystérieuse. Jamais on n'a vu tant de fois un corps jeune mourir et remourir ainsi infiniment. Toutes les autres avant elle avaient rendu l'âme.

L'évêque et quelques prêtres d'âge mûr (ils remplaçaient les jeunes garçons, enfants de chœur, qu'on jugeait trop purs et naïfs pour une telle pratique), brûlants d'ardeur, l'entourent et récitent des hymnes, des psaumes: le 114, le 120 et le cinquième. «*Neque habitabit juxta te malignus.*» Ils bénissent, encensent et aspergent d'une eau bénite et purificatrice, au pouvoir déjà éprouvé, la bête possédée et ses environs. Enflammés, ils gesticulent. Tourment sur eux-mêmes. Lancent à toute volée les chuintements sacrés. Ils babillent «*Oremus*» et ainsi de suite. Dans une espèce de chorégraphie incantatoire, ils agitent, dans tous les sens, chevelure, encensoir, goupillon et dentelles. Ils avaient beaucoup hésité à l'exécution de ce rite.

Pendant ce temps, dehors, dans le champ derrière, là où le vaste horizon dévoile tout l'arrière-pays jusqu'à la ligne uniforme de ce qui ne se voit plus, Jeanne, une jeune fille, d'une beauté douce et simple, cultive avec soin un pauvre jardinet. Ses gestes sont lents et sûrs. Elle les recommence alternativement de gauche à droite et inversement. Elle remue la terre sablonneuse et rude, aride. De plus en plus. Quelques plantes, quelques tiges y survivent à peine et roussissent.

La petite n'a que treize ans. Muette, ou presque, puisqu'on ne sait d'elle que son nom et quelques murmures. On la croit aveugle aussi. Elle bouge si doucement, sans regarder. Ou sourde peut-être. Ou absente. On ne sait pas. Elle était soudain apparue, un soir de juillet il y a quelques semaines à peine. Dans la longue montée dénudée menant à la maison, elle tenait par la main un homme grand et maigre. On les voyait mal à la

tombée du jour. Il la laissa sous l'orme, là-bas, puis retourna sur ses pas. Son profil s'estompa. Il disparut. On la garda. Depuis lors, tout se meurt.

Dans la maternité sombre, la moribonde combat. Petit à petit, elle reprend vie dans des efforts inexplicables. Elle se soulève sur ses pattes affaiblies. Les déplie une à une. Son museau encore chaud frissonne. Elle cherche ses petits qui reniflent, aveugles et luisants sur le sol souillé. La truie se traîne jusqu'à eux. L'évêque attendri sourit et ses hérauts heureux, soupirent. Enfin, l'ordre se rétablit. Ce qui doit être est. La bête ne meurt plus. Elle respire lentement. Son corps calmé se redresse tout à fait.

Dehors, dans le jardin, une vague vapeur blanche se faufile dans les herbes basses et sèches. Elle monte, droite. S'obscurcit. Il en sort de partout. Les fleurs et les feuilles grésillent et fument. L'humus s'embrase. La jeune fille continue pourtant son travail. Accélère un peu ses mouvements réguliers. Les précipite à peine. On l'a oubliée. Elle travaille. Elle racle et ratisse. Ses formes disparaissent et réapparaissent, fragmentées par les filets translucides des fumées, et s'effacent à nouveau, et reviennent, et ondulent comme une image synthétique. Personne ne la voit. Elle marmonne quelques sons confondus au bruissement des flammes. Ignorée. Elle s'enflamme et brûle. Elle se consume. Elle s'effondre et fond. Se recroqueville. Il n'y a plus, dans ce pauvre jardinet, que quelques cendres, humbles et fumantes, et des braises qui perdureront.

Chantal Gamache est née à Montréal. Elle a travaillé au théâtre pendant plusieurs années et a terminé un mémoire de maîtrise en Études littéraires intitulé: «Les Noms propres dans *le Ciel de Québec* de Jacques Ferron. Aspects de la régulation narrative». Elle poursuit présentement des études doctorales.